

*Éric-Emmanuel Schmitt*

*La rêveuse  
d'Ostende*

*Albin Michel*



Je crois que je n'ai jamais connu personne qui se révélât plus différente de son apparence qu'Emma Van A.

Lors d'une première rencontre, elle ne donnait à voir qu'une femme fragile, discrète, sans relief ni conversation, d'une banalité promise à l'oubli. Pourtant, parce qu'un jour j'ai touché sa réalité, elle ne cessera de me hanter, intrigante, impérieuse, brillante, paradoxale, inépuisable, m'ayant pour l'éternité accroché dans les filets de sa séduction.

Certaines femmes sont des trappes où l'on tombe. Parfois, de ces pièges, on ne veut plus sortir. Emma Van A. m'y tient.

Tout a commencé un timide, frais mois de mars, à Ostende.

J'avais toujours rêvé d'Ostende.

## *La rêveuse d'Ostende*

En voyage, les noms m'attirent avant les lieux. Dressés plus haut que les clochers, les mots carillonnent à distance, distincts à des milliers de kilomètres, envoyant les sons qui déclenchent les images.

Ostende...

Consonnes et voyelles dessinent un plan, dressent des murs, précisent une atmosphère. Quand la bourgade porte le patronyme d'un saint, ma fantaisie la construit autour d'une église ; dès que son vocable évoque la forêt – Boisfort – ou les champs – Champigny –, le vert envahit les ruelles ; s'il signale un matériau – Pierrefonds –, mon esprit gratte les crépis pour exalter les pierres ; évoque-t-il un prodige – Dieulefit –, je conçois une cité posée sur un piton escarpé, dominant la campagne. Lorsque j'approche une ville, j'ai d'abord rendez-vous avec un nom.

J'avais toujours rêvé d'Ostende.

J'aurais pu me contenter de la rêver sans y aller si une rupture sentimentale ne m'avait jeté sur les routes. Partir ! Quitter ce Paris trop imprégné des souvenirs d'un amour qui n'était plus. Vite, changer d'air, de climat...

Le Nord m'apparut une issue car nous n'y étions jamais passés ensemble. En dépliant une carte, je fus aussitôt magnétisé par sept lettres tracées sur le bleu figurant la mer du Nord : Ostende. Non seulement

## *La rêveuse d'Ostende*

les sonorités me captivaient mais je me souvins qu'une amie possédait une bonne adresse pour y séjourner. En quelques coups de téléphone, l'affaire fut réglée, la pension réservée, les bagages entassés dans la voiture, et je m'acheminai vers Ostende comme si mon destin m'y attendait.

Parce que le mot commençait par un O d'étonnement puis s'adoucissait avec le s, il anticipait mon éblouissement devant une plage de sable lisse s'étendant à l'infini... Parce que j'entendais « tendre » et non pas « tende », je me peignais les rues en couleurs pastel sous un ciel paisible. Parce que les racines linguistiques me suggéraient qu'il s'agissait d'une cité « qui se tient à l'ouest », je combinais des maisons groupées face à la mer, rougies par un éternel soleil couchant.

En y arrivant à la nuit, je ne sus pas trop quoi penser. Si, en quelques points, la réalité d'Ostende convergeait avec mon rêve d'Ostende, elle m'imposait aussi des démentis violents : quoique l'agglomération se trouvât bien au bout du monde, en Flandre, dressée entre la mer des vagues et la mer des champs, encore qu'elle offrît une vaste plage, une digue nostalgique, elle révélait aussi comment les Belges avaient enlaidi leur côte sous prétexte de l'ouvrir au grand nombre. Barres d'immeubles plus hautes que des paquebots, logements sans goût ni caractère

## *La rêveuse d'Ostende*

répondant à la rentabilité immobilière, je découvris un chaos urbain qui racontait l'avidité d'entrepreneurs tenant à capturer l'argent de la classe moyenne lors de ses congés payés.

Heureusement, l'habitation dont j'avais loué un étage était une rescapée du XIX<sup>e</sup> siècle, une villa édifiée à l'époque de Léopold II, le roi bâtisseur. Ordinaire en son temps, elle était aujourd'hui devenue exceptionnelle. Au milieu d'immeubles récents incarnant le degré zéro de l'invention géométrique, simples parallélépipèdes divisés en étages, étages eux-mêmes découpés en appartements, appartements bouchés par d'horribles fenêtres en verre fumé, toutes symétriques – d'une rationalité à vous écœurer de la rationalité –, elle témoignait, solitaire, d'une volonté architecturale ; elle avait pris le temps de se parer, variant la taille et le rythme de ses ouvertures, s'avancant ici en balcon, ici en terrasse, là en jardin vitré, risquant des fenêtres hautes, basses, moyennes, voire des fenêtres d'angle, puis soudain s'amusait, comme une femme se pose une mouche sur le front, à arborer un œil-de-bœuf sous la toiture d'ardoise.

Une cinquantenaire rousse à la face large, coupé-rosée, s'encadra dans la porte ouverte.

– Qu'est-ce que tu veux ?

– Suis-je chez Madame Emma Van A. ?

*La rêveuse d'Ostende*

– Correct, gronda-t-elle avec un rustique accent flamand qui accusait son aspect patibulaire.

– J’ai loué votre premier étage pour quinze jours. Mon amie de Bruxelles a dû vous prévenir.

– Mais oui, dis ! Tu as rendez-vous ici ! Je préviens ma tante. Entre, s’il vous plaît, entre donc.

De ses mains rêches, elle m’arracha mes valises, les planta dans le hall et me poussa vers le salon avec une amabilité brusque.

Devant la fenêtre se découpait la silhouette d’une femme frêle, assise sur un fauteuil roulant, tournée vers la mer dont le ciel buvait l’encre sombre.

– Tante Emma, ton locataire.

Emma Van A. pivota et me dévisagea.

Alors que d’autres se seraient animées pour plaire en souhaitant la bienvenue, elle entreprit de m’étudier avec gravité. Très pâle, la peau usée par les ans plutôt que ridée, les cheveux partagés entre le noir et le blanc dans un ensemble non pas gris mais bicolore, présentant des mèches contrastées, Emma Van A. appuyait une longue figure sur un cou délié. Était-ce l’âge ? Était-ce une attitude ? Sa tête penchait sur le côté, l’oreille près de l’épaule gauche, le menton relevé vers l’épaule droite, de sorte que, par son attention oblique, elle semblait écouter autant qu’observer.

Je dus rompre le silence :

*La rêveuse d'Ostende*

– Bonjour, madame, je suis ravi d'avoir trouvé à me loger chez vous.

– Vous êtes écrivain ?

Je compris le sens de son examen précédent : elle se demandait si j'avais un physique à rédiger des romans.

– Oui.

Elle soupira, comme soulagée. Visiblement, ma situation d'auteur l'avait décidée à ouvrir son domicile.

Derrière moi sa nièce comprit que l'intrus avait réussi son concours d'entrée et lança de sa voix de trombone :

– Bon, je vais finir de préparer les chambres, dis, c'est prêt dans cinq minutes.

Pendant qu'elle s'éloignait, Emma Van A. la couva du regard qu'on a envers un chien fidèle mais borné.

– Excusez-la, monsieur, ma nièce ne sait pas vouvoyer. En néerlandais, voyez-vous, on n'emploie que le tutoiement.

– Dommage de se priver d'un tel plaisir, sauter du tu au vous.

– Le plus grand plaisir serait d'user d'une langue où n'existe que le vous, non ?

Pourquoi avait-elle répliqué cela ? Craignait-elle que je devienne trop familier ? Je demeurais debout, un peu gêné. Elle m'invita à m'asseoir.

## *La rêveuse d'Ostende*

– C'est curieux. Je passe ma vie au milieu des livres mais je n'ai jamais rencontré un écrivain.

Un coup d'œil autour de moi confirma ses propos : des milliers de volumes couvraient les rayons du salon, mordant même sur la salle à manger. Pour me permettre de mieux en profiter, elle glissa entre les meubles avec son fauteuil, aussi silencieuse qu'une ombre, et alluma des lampes aux éclats fragiles.

Quoique je ne savoure rien tant que la compagnie du papier imprimé, cette bibliothèque me mettait mal à l'aise sans que je parvinsse à comprendre pourquoi. Les tomes avaient de l'allure, reliés en cuir ou en toile avec un soin méticuleux, titres et noms d'auteurs poinçonnés en lettres d'or ; de tailles différentes, ils se suivaient avec variété, sans désordre ni symétrie excessive, selon un rythme qui témoignait d'un goût constant, et cependant... Sommes-nous si habitués aux éditions originales qu'une collection reliée nous déconcerte ? Souffrais-je de ne pas distinguer mes jaquettes favorites ? Je peinais à formuler mon embarras.

– Vous me pardonnerez, je n'ai pas lu vos romans, me dit-elle en se méprenant sur mon désarroi.

– Ne vous en excusez pas. Personne ne peut tout connaître. En outre, je n'attends pas cela des gens que je fréquente.

*La rêveuse d'Ostende*

Tranquillisée, elle cessa d'agiter son bracelet de corail autour de son maigre poignet et sourit aux murs.

– Pourtant je consacre mon temps à la lecture. Et à la relecture. Oui, surtout. Je relis beaucoup. Les chefs-d'œuvre ne se révèlent qu'à la troisième ou à la quatrième fois, non ?

– À quoi repérez-vous le chef-d'œuvre ?

– Je ne saute pas les mêmes passages.

Elle saisit un volume en cuir grenat qu'elle entrebâilla avec émotion.

– L'*Odyssee* par exemple. Je l'ouvre à n'importe quelle page et je déguste. Appréciez-vous Homère, monsieur ?

– Mais... naturellement.

À son iris qui fonça, je devinai qu'elle estimait ma réponse légère, voire cavalière. Je m'efforçai donc de développer un point de vue plus circonstancié.

– Je me suis souvent identifié à Ulysse, parce qu'il s'avère plus rusé qu'intelligent, qu'il rentre chez lui sans se presser, qu'il vénère Pénélope sans dédaigner aucune des jolies femmes croisées en voyage. Au fond, il est si peu vertueux, cet Ulysse, que je me sens proche de lui. Je le trouve moderne.

– C'est curieux de croire l'immoralité contemporaine, naïf aussi... À chaque génération, les jeunes

*La rêveuse d'Ostende*

gens ont l'impression d'inventer le vice : quelle présomption ! Quel genre d'ouvrages écrivez-vous ?

– Les miens. Ils ne se casent dans aucun genre.

– Très bien, conclut-elle, son ton professoral confirmant que je subissais un examen.

– Me permettez-vous de vous en offrir un ?

– Ah... vous en avez emporté avec vous ?

– Non. En revanche, je suis certain que dans les librairies d'Ostende...

– Ah oui, les librairies...

Elle avait émis ce mot comme si on venait de lui rappeler l'existence d'une chose ancienne, oubliée.

– Vous savez, monsieur, cette bibliothèque était celle de mon père qui enseignait la littérature. Je vis parmi ces publications depuis mon enfance sans besoin d'augmenter sa collection. Il y a tant d'opuscules que je n'ai pas encore parcourus. Tenez, pas plus loin que derrière vous, George Sand, Dickens... il me reste quelques tomes d'eux à découvrir. Victor Hugo aussi.

– Ce qui caractérise le génie de Victor Hugo, c'est qu'il y a toujours une page de Victor Hugo qu'on n'a pas lue.

– Exact. Ça me rassure de vivre ainsi, gardée, encadrée par des géants ! C'est pour cela qu'il n'y a pas ici de... nouveautés.

Après avoir hésité, elle avait prononcé le mot

*La rêveuse d'Ostende*

« nouveautés » avec précaution et regret, l'articulant du bout des lèvres, comme un vocable vulgaire, sinon obscène. En l'écoutant, je me rendais compte qu'il s'agissait en effet d'un terme commercial, propre à désigner un article de mode mais impropre à définir une œuvre littéraire ; je découvrais aussi qu'à ses yeux je n'étais qu'un auteur de « nouveautés », un fournisseur, en quelque sorte.

– Les romans de Daudet ou de Maupassant ne furent-ils pas, à leur parution, des « nouveautés » ? demandai-je.

– Le temps leur a donné leur place, répliqua-t-elle comme si je venais de proférer une insolence.

J'avais envie de suggérer que c'était elle qui, maintenant, se montrait naïve, or, ne me sentant pas le droit de contredire mon hôtesse, je me bornai à diagnostiquer la cause de mon malaise : cette bibliothèque ne respirait pas, elle s'était figée en musée il y a quarante ou cinquante ans, elle n'évoluerait plus tant que sa propriétaire refuserait d'y injecter le moindre sang neuf.

– Pardonnez mon indiscretion, monsieur : vous êtes seul ?

– Je suis venu ici me remettre d'une séparation.

– Oh, je suis désolée... très désolée... je vous blesse en vous remémorant cela... oh, excusez-moi.

Sa chaleur, son effroi, sa nervosité soudaine sou-

*La rêveuse d'Ostende*

lignaient sa sincérité, elle se reprochait vraiment de m'avoir plongé la tête dans un seau de mauvais souvenirs. Elle balbutia, l'air égaré :

– Ostende, c'est parfait pour un chagrin d'amour...

– N'est-ce pas ? Vous pensez que je vais guérir ici ? Elle me fixa en fronçant les sourcils.

– Guérir ? Vous comptez guérir ?

– Cicatriser, oui.

– Estimez-vous que vous allez y arriver ?

– Oui, je le crois.

– C'est étrange, murmura-t-elle en me détaillant comme si elle ne m'avait jamais vu auparavant.

La nièce fit vibrer les dernières marches de l'escalier sous son poids et débarqua, essoufflée, croisant ses bras courts sur sa poitrine informe, pour me décocher d'un ton victorieux :

– Voilà, tu peux emménager ! Tu as toutes les pièces à toi, là-haut. Tu vas choisir ta chambre. Suis-moi, s'il vous plaît.

– Gerda va vous conduire, cher monsieur. Moi, depuis mes problèmes de santé, je n'occupe plus que le rez-de-chaussée. Ce qui me permet de vous laisser l'étage où vous serez à l'aise. Servez-vous des livres que vous trouverez, à condition que vous les rangiez à leur place.

– Merci.

*La rêveuse d'Ostende*

– Gerda vous montera votre petit déjeuner le matin, si vous ne vous levez pas trop tôt.

– Neuf heures et demie me conviendrait.

– Parfait. Alors bonsoir, monsieur, et bon séjour.

Quelle inspiration m'envahit ? Je sentis qu'elle était le genre de femme qui attendait un baisemain. Bien vu : sitôt m'étais-je approché qu'elle me tendait un poignet sur lequel je m'inclinai selon l'usage.

Sa nièce nous observa comme deux clowns, haussa les épaules, saisit les valises et commença l'ascension du tremblant escalier en bois verni.

Quand je quittai le salon, la voix d'Emma Van A. m'arrêta :

– Monsieur, je repense à vos paroles, à l'instant, lorsque vous estimiez que vous alliez cicatriser. Ne vous fourvoyez pas sur ma réaction : c'était de l'approbation. Je le souhaite. J'en serais même très contente.

– Merci, madame Van A., moi aussi j'en serais content.

– Parce que si vous vous en remettez, c'est que, de toute façon, ça n'en valait pas la peine.

J'en demeurai bouche bée.

Elle me scruta intensément puis déclara d'un ton péremptoire :

– D'un amour essentiel, on ne se remet pas.

Sur ce, ses mains mirent en mouvement les roues

## *La rêveuse d'Ostende*

de son fauteuil et, en trois secondes, elle se replaça devant la fenêtre, dans la position où je l'avais trouvée en arrivant.

À l'étage, je découvris un intérieur décoré avec un goût sûr, chargé et féminin dont l'aspect suranné ajoutait encore au charme.

Après visite, je choisis la chambre « aux mésanges bleues », ainsi nommée à cause du tissu tendu sur les murs, une toile de coton japonisante dont les teintes passées offraient un raffinement subtil. En m'installant, je m'évertuai à dégager parmi tant de bibelots de la place pour mes affaires mais ce décor, telle une sculpture baroque en coquillage, n'avait de sens que par la profusion.

Gerda me conseilla quelques restaurants, me confia un jeu de clés et me quitta afin de parcourir en vélo les dix kilomètres qui la séparaient de son foyer.

Je jetai mon dévolu sur l'auberge la plus proche de la Villa Circé, réservant la marche au lendemain. Déjà soulé par l'air marin, je m'endormis sitôt allongé sous les lourds édredons piqués qui recouvraient mon lit.

Au matin, après un petit déjeuner copieux apporté par Gerda – champignons, œufs, croquettes

## *La rêveuse d'Ostende*

de pommes de terre –, je retrouvai sans surprise Emma Van A. à son poste, devant la fenêtre.

Comme elle ne m'avait pas entendu descendre et que la lumière du jour entrait avec effronterie dans la pièce, je distinguai mieux les traits, le comportement de ma logeuse.

Alors qu'elle ne faisait rien, elle ne paraissait pas inoccupée. Des sentiments variés traversaient ses prunelles, des idées tendaient puis détendaient son front, ses lèvres retenaient mille discours qui voulaient s'échapper. Débordée par une riche vie intérieure, Emma Van A. se partageait entre les pages d'un roman ouvert sur ses genoux et les afflux de songes qui l'envahissaient dès qu'elle relevait la tête vers la baie. J'avais l'impression qu'il y avait deux navires qui cheminaient, séparés, le navire de ses pensées et le navire du livre ; de temps en temps, lorsqu'elle baissait les paupières, leurs sillages se mêlaient un moment, mariant leurs vagues, puis son navire à elle continuait sa route. Elle lisait dans le but de ne pas dériver seule, elle lisait non pour remplir un vide spirituel mais pour accompagner une créativité trop puissante. De la littérature comme une saignée afin d'éviter la fièvre...

Emma Van A. avait dû être très belle, même âgée. Cependant une maladie récente – une hémorragie

## *La rêveuse d'Ostende*

cérébrale selon Gerda – l'avait reléguée de l'antiquité à la brocante. Désormais ses muscles avaient fondu, son corps n'était plus mince mais maigre. Elle semblait si légère qu'on imaginait ses os poreux, prêts à se rompre. Des articulations rongées par l'arthrose rendaient ses gestes difficiles, néanmoins elle n'y prêtait aucune attention tant un feu l'habitait. Ses yeux demeuraient remarquables, grands, d'un bleu éclairci, un bleu où passaient les nuages du Nord.

Mon salut l'arracha à ses méditations, elle me contempla d'un air hagard. À cet instant, je l'aurais définie comme tourmentée. Or le sourire vint, un vrai sourire, pas hypocrite, une éclaircie dans un climat océanique.

– Ah, bonjour. Avez-vous bien dormi ?

– Tellement bien que je ne m'en souviens pas. Je vais découvrir Ostende.

– Comme je vous envie... Bonne journée, monsieur.

Je déambulai plusieurs heures dans Ostende, ne m'enfonçant guère au-delà de vingt minutes à l'intérieur des rues, revenant toujours vers la promenade ou sur la digue, telle une mouette appelée par l'air du large.

La mer du Nord avait des couleurs d'huître, du vert-brun des vagues au blanc nacré de l'écume ; ces

## *La rêveuse d'Ostende*

teintes altérées aux nuances précieuses, alambiquées, me reposaient de mes éclatants souvenirs de Méditerranée, bleu pur et sable jaune, d'un chromatisme vif aussi primaire qu'un dessin d'enfant. À cause de ces tons assourdis qui évoquaient les délices iodées qu'on éprouve en dégustant des fruits de mer dans les brasseries, cette mer-là se présentait aussi comme plus salée.

Même si je n'étais jamais venu à Ostende, j'y retrouvai des souvenirs et je laissai des sensations d'enfance bercer mon esprit. Le pantalon relevé au genou, j'offris mes pieds à la morsure du sable, puis à la récompense de l'eau. Comme autrefois, j'avancai jusqu'à mi-mollets dans les vagues, inquiet de m'aventurer davantage. Comme autrefois, je me sentis minuscule sous un ciel infini, devant des flots infinis.

Autour de moi, peu de monde. Des vieillards. Est-ce pour ce motif que les anciens apprécient tant la côte ? Parce qu'à la baignade, on n'a pas d'âge ? Parce qu'on regagne l'humilité, les plaisirs simples de l'enfance ? Parce que, si les bâtiments et les commerces enregistrent le passage du temps, le sable et les vagues, eux, demeurent vierges, éternels, innocents ? La plage reste un jardin secret sur lequel le temps n'a pas prise.

Je m'achetai des crevettes que je mangeai debout,

*La rêveuse d'Ostende*

en les trempant dans une barquette de mayonnaise, puis continuai mes déambulations.

De retour à la Villa Circé, vers dix-huit heures, j'étais ivre de vent, de soleil, des rêveries plein le crâne.

Emma Van A. se tourna vers moi, sourit en constatant mon état d'ébriété joyeuse, me demanda d'un air entendu :

– Alors, cette découverte d'Ostende ?

– Fascinante.

– Jusqu'où êtes-vous allé ?

– Jusqu'au port. Car, franchement, je ne serais pas capable de m'installer ici sans naviguer.

– Ah oui ? Vous ne resteriez ici qu'à condition de partir ? C'est bien une réflexion d'homme.

– Vous voyez juste. Les hommes deviennent marins et les femmes...

– ... épouses de marins ! Puis veuves de marins.

– Qu'attend-on lorsqu'on habite toute une vie sur un port au bout des terres ?

Sensible à l'incongruité de la question, elle me couva avec sympathie, sans répondre, m'encourageant à poursuivre. Je continuai donc :

– On attend un départ ?

Elle secoua les épaules pour exclure l'hypothèse.

– On attend un retour ?

Ses larges iris gris s'accrochèrent à moi. J'eus

l'impression d'y percevoir une plainte mais la voix, ferme, la démentit :

– On se souvient, monsieur, on se souvient.

Puis son visage se tourna vers le large. De nouveau, elle était si occupée que je n'étais plus là ; elle fixait le lointain comme je contemplais une page vierge, et s'y aventurait résolument en songes.

De quoi se souvenait-elle ? Rien sous ce toit ne racontait son passé, tout appartenait aux générations antérieures, livres, meubles, tableaux. J'avais l'impression qu'elle était venue ici, telle une pie, avec un trésor volé, et l'avait entreposé, se contentant de rafraîchir les tissus des rideaux et des murs.

Une fois à l'étage, je posai la question à sa nièce :

– Gerda, votre tante m'a confié qu'elle consacrait ses journées à se rappeler le passé. À votre avis, elle se remémore quoi ?

– Je n'en sais rien. Elle n'a pas travaillé. Elle est restée vieille fille.

– Vraiment ?

– Ça, je t'assure. On n'a pas connu un homme à tante Emma, la pauvre. Jamais. La famille sait ça. Dis, dès qu'on parle monsieur ou mariage, elle se referme comme une moule.

– Des fiançailles rompues ? Un fiancé mort à la guerre ? Un ratage qu'elle appellerait son drame, dont elle cultiverait la nostalgie ?

*La rêveuse d'Ostende*

– Même pas ! À l'époque quand la famille était plus nombreuse, des oncles, des tantes ont essayé de lui présenter des partis convenables. Oui, oui. Des fiancés très acceptables. Fiasco sur fiasco, monsieur, tu crois ça ?

– C'est curieux...

– Rester solitaire ? Ah ça oui ! Moi, je ne pourrais pas... Je n'ai pas épousé le plus bel homme de la côte mais au moins il est là, il m'a donné mes enfants. Une existence comme celle de ma tante ? Plutôt me suicider de suite.

– Elle n'a pourtant pas l'air malheureuse.

– Faut lui rendre mérite : elle ne se plaint pas. Même maintenant que ses forces s'en vont et que ses économies ont fondu comme du beurre, elle se plaint pas, dis ! Non, elle se tourne vers la fenêtre, elle sourit, elle rêve. Au fond, elle n'aura rien vécu mais elle aura rêvé...

Gerda avait raison. Emma vivait ailleurs, pas parmi nous. N'y avait-il pas dans son port de tête – visage oblique sur cou gracile – quelque chose de penché qui donnait l'impression que ses rêves pesaient trop lourd ?

À partir de cette discussion, je l'appelai en secret la rêveuse... la rêveuse d'Ostende.

## *Table*

La rêveuse d'Ostende .....	7
Crime parfait.....	121
La guérison.....	173
Les mauvaises lectures .....	237
La femme au bouquet .....	295

DU MÊME AUTEUR

*Aux Éditions Albin Michel*

*Romans*

LA SECTE DES ÉGOÏSTES, 1994.

L'ÉVANGILE SELON PILATE, 2000, 2005.

LA PART DE L'AUTRE, 2001.

LORSQUE J'ÉTAIS UNE ŒUVRE D'ART, 2002.

*Nouvelles*

ODETTE TOULEMONDE ET AUTRES HISTOIRES, 2006.

*Le cycle de l'invisible*

MILAREPA, 1997.

MONSIEUR IBRAHIM ET LES FLEURS DU CORAN, 2001.

OSCAR ET LA DAME ROSE, 2002.

L'ENFANT DE NOÉ, 2004.

*Autobiographie*

MA VIE AVEC MOZART, 2005.

*Essai*

DIDEROT OU LA PHILOSOPHIE DE LA SÉDUCTION, 1997.

*Théâtre*

LA NUIT DE VALOGNES, 1991.

LE VISITEUR (Molière du meilleur auteur), 1993.

GOLDEN JOE, 1995.

VARIATIONS ÉNIGMATIQUES, 1996.

LE LIBERTIN, 1997.

FRÉDÉRIC OU LE BOULEVARD DU CRIME, 1998.

HÔTEL DES DEUX MONDES, 1999.

PETITS CRIMES CONJUGAUX, 2003.

MES ÉVANGILES (*La Nuit des Oliviers, L'Évangile selon Pilate*),  
2004.

*Le Grand Prix du Théâtre de l'Académie française 2001  
a été décerné à Eric-Emmanuel Schmitt  
pour l'ensemble de son œuvre.*

Site Internet : [eric-emmanuel-schmitt.com](http://eric-emmanuel-schmitt.com)